

Contre la prestance du déterministe social: Bourdieu et Melançon

Maja Alexandra Nazaruk

Abstract: Focused on the notion of the threshold of objectivity, my article dissects the empirical mirror-glass of the philosophy of Joseph Melançon. I propose to thrust this emblematic perspective of determinist discourse against the literary turn, acclaimed for its underpinning ambiguous subjectivity – here notably made relevant by Pierre Bourdieu. Both discursive practices complete each other and reject each other in a self-feeding spiral: incessant motivation for a hybrid, vexing study of mutual tensions.

Keywords: dualism, habitus, positivism, Joseph Melançon, Pierre Bourdieu

La méfiance envers l'aspect littéraire du travail de scientifique alimente continuellement l'idée de la neutralité du positivisme. Professeur retraité de lettres à l'Université Laval et auteur de l'essai *Métaphores de la Culture* (1992), Joseph Melançon – soulève avec cette réflexion une avalanche d'interrogations; certains maintiennent: épineuses. D'une part, la recherche en sciences humaines s'efforce sans cesse vers l'objectivisme, garantie le rein de la raison, hérité présumablement des Lumières. La subjectivité ne cesse, néanmoins, de hanter les ouvrages scientifiques en déformant la rendition de la vérité à travers des élaborations scripturales, en l'occurrence, à béquilles. Dans l'optique de récuser toute interprétation réaliste, Kant nous rappelle que nous n'avons pas accès à la connaissance *des choses en soi* (Bourdieu 2001, 155).

La majorité des chercheurs désire – honnêtement et fidèlement – de croire au déterminisme universel de la science. Dans ce sens-là, les engagés bâtissent des modèles mathématiques pour déployer des vocabulaires structurants, infléchies de statistiques, diagrammes. Ils circonscrivent les données du terrain en vue d'établir les conditions de contrôle sur l'expérience. Ils orientent ainsi l'acheminement des résultats pour satisfaire la visée des hypothèses.

L'objectivité dépend non pas seulement des tentatives du chercheur d'être objectif mais de *la coopération amicalement hostile de nombreux savants* (Bourdieu 2001, 162): surveillance sur la production du savoir, imposition des conditions ou s'effectue sa production – souvent par des structures d'en haut. L'accueil et le rejet des idées dynamise la création des discours.

Le Seuil

Pour reprendre la phraséologie de Joseph Melançon, on est immergé dans des concepts weberiens, puisés à la source de Confucius. Ceux-ci représentent les

frontières entre nature et culture, surgissent au moment où on les élève au seuil de l'objectivité (Melançon 1991, 2). Melançon insinue par cette expression que la nature est, par définition, objective, immuable.

L'imaginaire serait vu selon cette perspective comme fantasmagorie issue des spirales culturelles. Permettant de bâtir des châteaux en l'air, ces bien faits possèdent la capacité d'incarner des symboles, de personnifier des idées, de canaliser la genèse des objets artistiques, qui surpasseraient la constitution des éléments primaires. Les résultantes performativités donnent donc aussi à la volatilité de significations: sémiosis illimitée, dérobée.

La nature offre un ancrage pour la civilisation: elle est l'utérus. Dans ce sens-là, elle stipule l'environnement susceptible d'offrir la protection des trésors, harmonise les lois indivisibles du comportement: physique, chimique, social. Si la culture permet de voler (ne pas confondre l'exaltation et l'appropriation), la nature reste terre à terre: elle représente le fait réel, l'intransigeant. Pour chaque société: la nature est la règle d'or – structure; la culture est – le théâtre.

Selon Melançon, la proximité entre la nature et la culture invoque la nécessité de repenser le projet scientifique en termes subjectifs, suggérant l'insertion dans l'équation du projet scientifique, de la variable de la sensibilité. La double nature de la pensée se cristallise justement au seuil de ce croisement avec la raison. On apprend désormais que le dualisme épistémologique gère le rapport entre le maître et l'objet.

Le professeur de Laval suggère que le seuil correspond à un niveau de saturation qualitative où les éléments en présence changent de propriétés (Melançon 1991, 2). Il s'ensuit que tout ce qui est de l'ordre du qualitatif ou du personnel – c'est à dire ce qui est dérivé du *soi*: peut se transfigurer en objectivité scientifique. L'auteur esquisse le parallélisme avec l'eau, qui au seuil de l'ébullition ou de la congélation, change de statut, devenant vapeur ou glace. Cette transformation étonnante et simplifiée personifie la présupposée maturation du sujet scientifique. Étant dérivée de la subjectivité, l'objectivité représenterait l'étape transcendante de la transmutation.

La subjectivité devient purifiée de l'affect, de la sémantique, des attachements, des origines, de la sexualité, pour atteindre l'impossible: la neutralité. On constitue le sujet scientifique en une entité impersonnelle, asexuée. L'objet d'analyse pur et expérimental, déconnecté du corps, capable de se taire (*veritas*) – est atteint.

L'habitus

Une autre possible lecture du seuil de l'objectivité est de penser Melançon en ayant recours à certains traits de la sociologie de Bourdieu. Le seuil représenterait le moment précédant la création de l'*habitus*, c'est-à-dire de l'étape qui anticipe le passage du conditionnement social en lois dérivées de correspondances entre a) les positions et b) les prises de position. L'*habitus* possède la propension à élever les écarts différentiels produits par la diversité

des styles de vie au rang de la règle sociale. Le seuil de l'objectivité se situerait au niveau antérieur, là où les pratiques différentielles se figent en normes.

Objectiver le sujet de l'objectivation, le point de vue (objectivant), c'est rompre avec l'illusion du point de vue absolu, qui est le fait de tout point de vue; c'est donc aussi une vision perspective (*Schau*) : toutes les perceptions, visions, croyances, attentes, espérances, etc. sont socialement structurées et socialement conditionnées et elles obéissent à une loi qui définit le principe de leur variation, la loi de la correspondance entre les positions et les prises de positions. [...] L'*habitus* assure la mise en relation de l'espace des positions et de l'espace des points de vue (Bourdieu 2001, 185).

L'*habitus* représente un système de dispositions réglées. Il correspond à l'étape au cours de laquelle les lois deviennent incrustées, consolidées, systématisées. Il impose en cela la dépersonnalisation et la dé-subjectivation – effacement des perceptions.

Bourdieu écrit : produit de la conciliation des contraires, la manifestation de l'*habitus* scientifique réconcilie les pôles binaires (Bourdieu 2001, 216). Les lois imposent une prise de distance par rapport aux états mixtes dont elles sont issues. Avec l'*habitus* clivé, la subjectivité est effacée au profit de l'abstraction: régime, cadrage. La présence d'être fuyante est suggérée par les indices de la répétition des cas. Constituant le *fieldwork philosophique* (Bourdieu 1997, 13), cette annexion pénètre la légitimation de l'abstraction du social.

Dans sa définition pure, l'*habitus* renvoie au comportement de classe. De la même façon que l'individu se comporte par rapport au moule de son groupe social (sens figural), le seuil représente la matrice des comportements objectivants des scientifiques – autorisant la rupture avec le déterminisme supra-individuel. En tant que véritable principe des pratiques scientifiques, *habitus* est un système de dispositions – pour une grande part inconscientes, transposables, qui tendent à se généraliser (Bourdieu 2001, 85).

L'objectif de cet article est de reprendre l'analyse de l'objectivité telle qu'elle est construite au sein de l'essai « Seuils et le statuts de l'objectivité dans les sciences et de la culture » de Joseph Melançon (1991), pour la confronter, d'autre part, avec le tournant littéraire de Pierre Bourdieu dans *Choses dites* (1997) et *Science des sciences et réflexivité* (2001). La divergence de ces deux approches est caractérisée par des traits de ressemblance, un degré profond de métissage: attirance et repoussement, chantage. Une lecture du dialogue entre les textes de Joseph Melançon et Pierre Bourdieu offre l'occasion de confronter les apories épistémologiques du savoir contemporain.

Objectivisme et Subjectivisme

De prime abord, notons que les deux champs – l'objectivisme et le subjectivisme – existent dans le lexique de Melançon. Le partage n'est cependant pas clairement exploré, au détriment d'un article exceptionnellement heuristique.

C'est notamment à la composante subjective que le manque d'approfondissement s'attache. Je souhaite mettre en valeur cet aspect pour exposer que l'objectivation *pure*, telle qu'elle est suggérée par l'auteur québécois, est impossible; désarme le char d'assaut que l'écriture avance sur les lecteurs.

L'auteur mentionne rapidement le rattachement des sciences sociales à l'*intenté* et à la signification (Melançon 1991, 13), en posant l'argument que la démocratie *est un projet*, donc qu'elle est constructiviste, contrairement aux sciences naturelles pour lesquelles une maladie n'a pas de but en soi, mais nécessite qu'on en étudie la *cause*. Pourtant, qui dit signification, dit interprétation; et qui dit interprétation, implique un recours au littéraire par excellence, nonobstant le fait que le littéraire introduit le biais dans la lecture des faits scientifiques.

En justifiant une lecture objectivante des faits sociaux, l'article de Melançon propose en *soi* un modèle scientifique à développer et à exploiter, relance un débat ancien de la construction du savoir: *l'épistème*. L'objectivation est détectable puisqu'elle est liée, par sa nature, au directement observable. En effet,

Il n'y a pas d'objectivité, au reste, sans objectivation, comme il n'est pas d'énoncé sans énonciation, ni de supposé sans suppositions (Melançon 1991, 2).

Cette citation soutient l'idée qu'au cœur de l'expérience, l'observation capte la régularité et le rythme de la nature, la reproduit par des véhicules de langage. Melançon s'auto-affirme là-dessus:

il n'y a pas d'objet scientifique sans sujet scientifique (Melançon 1991, 3)

Cette ouverture est le sel d'un débat diviseur.

D'une part, l'article de Melançon semble être tiré d'un répertoire empiriste (Bourdieu, 50). Il serait caractérisé par un style impersonnel, l'élimination du rapport entre sujet et objet, le recours aux critères diagrammatiques, techniques pratiques de laboratoires, ravivées par des recettes: registres de comptabilité et protocoles à imiter. Il serait soutenu par un réseau d'adhérents fidèles à ces préceptes, constituant une collection fictive collectivement entretenue (Bourdieu 2001, 153). Partageant des valeurs communes, l'association d'individus serait considérée fictive, dans le sens où elle ne reflèterait pas les critères de la réalité. Contrairement à l'approche empiriste, on prendrait ici en considération l'élan personnalisé du sujet pour caractériser le fait vivant. La définition du sujet scientifique de Melançon n'admet pas la possibilité du qualitatif, comme si ce personnage n'avait pas d'autres facultés que la raison.

La greffe humaine dans la Méthode Scientifique

Il semble que la définition du sujet humaniste renverse la hiérarchie des savoirs proposée par l'auteur, qui préalablement présuppose les origines

cartésiennes du doute. Selon Melançon, le sujet scientifique objective certes des informations, mais sa façon de le faire est parsemée d'intrusions, de réflexes, d'arrières pensées, d'affects. Le sujet est imprégné d'attachements aux origines, de la filiation par rapport à des groupes identitaires, philosophiques, culturels quelconques. En les sculptant au sein d'un moule ou en les filtrant à travers des purificateurs, son vécu prédétermine ses actions. Le sujet marque sa présence grâce à une constellation sémiologique, affective, idiosyncratique, excentrique, narcissique d'influences, qui agissent sur l'objet, forment le *biais* de l'écriture. L'objet *est* influencé tant par la présence de ces facteurs, que par leur absence – tout autant significatrices, qui parlent parfois même plus que les indices.

Le texte de Joseph Melançon est construit au moyen de phrases courtes qui sont supposées mettre l'accent sur des aspects divergents de cette objectivation. Il est malheureusement difficile de saisir pourquoi un article sur les seuils de l'objectivité ne réfléchit pas du tout au concept binaire qui le supporte, et pourquoi il n'inclue donc pas en cela une réflexion sur la subjectivité. L'argument de l'auteur serait beaucoup plus rehaussé s'il prévoyait la critique de son argument. Il offrirait ainsi des points de vue contradictoires qui lui permettraient de nuancer ses propos et d'éviter de s'enfermer dans la Tour Babel de l'exclusion du *moi*.

Cependant, il est clair que l'auteur se positionne du côté de l'empirique, puisqu'il attache moins de valeur dans le traitement des données scientifiques – à la différence, la personnalisation, le souffle intérieur des dérivés du sensible. L'élan vital est figuratif et in-atteignable, profondément invisible.

L'auteur vise la rigueur absolue et radicale, peut-être pour être polémique, sans pour autant vérifier si cette position n'est pas non plus vulnérable à l'attaque de l'intérieur, ainsi qu'aux tendances récentes en épistémologie, qui font place à un discours réflexif – pour aborder les causalités de phénomènes scientifiques de travers.

A sa défense, l'auteur proclame:

Le sujet engendre son objet, qui est respectivement l'objet de la connaissance, de désir, de valeur (Melançon 1991, 3).

L'aveu fournit la passerelle vers un autre discours qui n'est cependant pas exploré à la faveur de la mise en valeur du point de vue, qui crée l'objet:

Pas d'objet de savoir sans sujet de savoir (Melançon 1991, 3).

L'auteur rejette, dans sa rhétorique, la subjectivité – intrinsèque à la présupposition de l'existence du sujet, qui surdétermine le rapport vis-à-vis de l'objet. La notion est une contradiction, puisqu'elle reconnaît la coexistence des 2 pôles du dualisme. Elle introduit davantage le doute au sujet de la pureté du contact avec l'objet scientifique: le sujet exécuté la recherche, donc couper le *moi* intime s'avère impossible. Ce *moi* est rattaché à la prise des échantillons, à la qualité enrobée du toucher des analyses et des interprétations. On peut parler dans ce contexte d'une *greffe* de l'humain dans la méthode scientifique. L'aspect

humain est transplanté à la méthode par le contact avec l'objet, parce que le sujet qui fait l'expérience est lui-même humain, et donc subjectif.

La présence de l'humain au cœur de la méthode scientifique est liée dès le départ à la genèse du projet scientifique. On est dans l'ordre de la civilisation, qui se bâtit sur l'humanisme organisant le savoir autour de la nature. L'intuition humaine avance le projet scientifique – s'exprime par le *insight* anthropologique (Malinowski 1922): sans elle, on serait des robots de l'ère technocratique.

Melançon est focalisé sur l'objet conceptuel de l'empirique, qui appartient à la science. Il se concentre sur sa constitution et non pas sur les qualités de l'individualité ou de *agency* (Melançon 3). La constitution du sujet marque l'avènement de l'identité – produite par les origines et l'état affectif: ensevelis. Ces éléments entrent, pourtant, en jeu quand le sujet objective la structure sociale. L'objectivation elle-même résulte du partage.

L'auteur veut expliquer que les *faits sont les faits*, qu'ils sont durables, empiriques, intouchables à l'effleurement sensible. Mais ensuite, à la surprise du lecteur, il écrit qu'ils sont le fruit *d'un travail de construction et d'élaboration dans lequel les mécanismes langagiers et discursifs jouent un rôle primordial* (Ouellet dans Melançon 1991, 4). À l'image de ce qu'écrit Bourdieu, les mécanismes discursifs, qui s'assemblent pour énoncer la réalité des faits saignants du terrain (Malinowski 1922) constituent cette subjectivité que Melançon nie, peut-être pour être polémique ?

Le critique québécois confirme l'hypothèse avec l'admission que les faits du terrain sont infiltrés par l'*idéologie*, qu'il essaie de dénouer en ayant recours aux notions de la perception et de la conceptualisation des objets scientifiques, à la base de son expérience: *le lieu de parole qui est la littérature* ! (Melançon 1991, 4) On comprend donc que l'auteur est conscient de sa subjectivité, même s'il refuse d'utiliser ce mot dans sa prose académique. La subjectivité est inhérente à son discours, mais dans le même temps, il s'isole derrière des grilles de langage structurantes. Dans ses écrits, le subjectif ne cesse point d'infiltrer le discours objectif. L'auteur veut être objectif, rigide, inflexible mais le langage ne permet pas cette clarté d'expression.

D'une part, donc, tout se réduit au fait que l'objectivité *est située dans la représentation logique des états de la réalité* (Melançon 1991, 12). L'objectivité égale la logique, égale le réalisme, égale l'étude de la causalité des phénomènes. L'objectivité est liée au monde naturel et cela, bien que l'auteur aborde les sciences humaines. Melançon ne s'attarde pas à expliciter le fonctionnement positiviste de la méthode scientifique. Il applique l'approche déterministe aux sciences humaines, pour créer un mouvement de remise en cause. L'objectivité est un élément qui fait appel à de nombreux effacements du *moi intime*.

L'auteur prévient qu'il ne faut pas *déduire que cette objectivité est subjective, si ce n'est dans le sens d'une objectivité construite* (Melançon 1991, 17). Il est en faveur du concept de la *vérité objective du subjectif* (Bourdieu in Melançon 1991, 17), en expliquant que l'individualisme et la différence forment

l'universel singulier (Sartre in Melançon 1991, 17), qui serait caractérisé du détachement *axiologique* (Melançon 1991, 17) et de la *prévisibilité conjecturale* (Melançon 1991, 17). Il y a clairement un avertissement contre le sensible dans ce passage. L'auteur suggère que les deux formes s'alimentent, une étant la dérivée de l'autre. Là, la subjectivité est réduite à zéro par l'objectivation, permettant de prendre le recul, facilitant la mise en abîme du *soi*. Par l'effet de la contorsion, de la réduction, l'effet optique sur la vérité trouve son point culminant avec l'abstraction, l'écartement de la réalité de l'objet, en faveur de la légère, l'inavouable égo-manie. Mais est-ce vraiment possible de s'effacer ainsi de son projet ? Est-ce que cette distance est possible ? Est-elle souhaitable ? Est-elle réaliste ?

On interprète, dans l'article de Melançon, des citations ambiguës – à double sens donc, reflétant à la fois le déterminisme scientifique et l'approche littéraire de la sociologie. Tout comme je considère le langage en tant qu'outil de la subjectivité, l'auteur le perçoit comme un argument de logique scientifique. Prenons par exemple ces citations :

Ainsi, la morphologie d'une langue peut être considérée comme une simulation de la morphologie de la pensée. Le sujet et l'objet s'y constituent simultanément sans que l'on puisse toujours clairement départager ce qui relève de l'un ou de l'autre (Melançon 1991, 11).

Le langage est la condition transcendante de toute objectivation (Melançon 1991, 12).

Ces exemples véhiculent l'idée que le langage est le messager de la subjectivité, qu'elle est engendrée et présupposée dans les actes de langage. Certes, les codes de la communication construisent la réalité scientifique – fournissant un médium, un circuit, une méthode. Mais ils sont aussi ineffablement soutenus par l'intériorité du sujet. Le processus épistémologique derrière la méthode scientifique n'existerait pas sans cette *intuition* weberienne, indépendante de toute *neutralité axiologique* ! La langue est enrobée de l'infusion du *moi*.

On peut créer des réalités narratives, soutenues à la base de principes spécifiques qui sont organisées logiquement, à l'extérieur des affects et des flairs imaginaires. Ces réalités seraient objectives et seraient sensées dirent la réalité. Mais ne nous trompons pas : ce que ces narratives ne disent pas, concernant les objets cachés de la construction du savoir, marque le rejet des *opera aperta* en faveur des causalités, programmes, protocoles scientifiques. La littérature contemporaine est basée sur la juxtaposition des 2 types d'oeuvres : le dualisme oscille pour impressionner les uns et les autres, souvent accompagnés de l'exclusion mutuelle.

Une incohérence est à noter dans l'interprétation que Melançon fait de Kant. Il utilise la formule du rapport entre prédicat à sujet pour caractériser le paradigme scientifique :

Il faut entendre le terme analytique dans le sens que les mathématiciens lui confèrent et qui est assez voisin de celui que lui prêtait Kant. Le jugement analytique, chez ce dernier, était le jugement qui reliait le prédicat à un sujet...prédiquer une propriété qui est déjà dans le sujet. C'est l'objectivité la plus indéniable qui permet d'établir le seuil supérieur du paradigme scientifique (Melançon 1991, 15).

Or, pour Kant, la validité objective (*objektive Gultigkeit*) n'est pas l'équivalent des objets externes (*Gegenstande*) mais des formes de la sensibilité (temps, espace, causalité) qui sont les formes *a priori* de l'expérience (Galison & Daston 2012, 40). Selon Galison et Daston, ce que nous comprenons comme étant de la subjectivité dans les écrits de Kant, se réfère en fait aux *sensations purement empiriques* (Galison et Daston 2012, 40).

Un scientifique doit mettre de côté sa subjectivité pour ne pas influencer les données du terrain. Or, ce n'est pas toujours faisable, comme le montre par exemple l'expérience de terrain de Bronislaw Malinowski, qui, tout en essayant de rendre son discours objectif, coupait sans cesse sa subjectivité exprimée antérieurement dans ses notes de terrain et carnets intimes (Malinowski 1922). On note un parallélisme entre les deux auteurs, dédoublé dans la méthode des sciences sociales, notamment parce que le dualisme épistémologique clive naturellement le discours. Si il ne représente pas le problème primordial de la connaissance, c'est sûr qu'il est figure comme un leitmotiv qui revient pour hanter et douter l'écriture ethnographique.

Mes recherches doctorales approfondies sur Malinowski montrent que même quand le titan polonais essayait de s'effacer ou d'effacer sa subjectivité, son texte était parsemé par des éléments de cette disposition de l'être, révélant l'impossibilité d'un tel projet. Le terrain philosophique de Malinowski représente un classique parmi d'autres cas similaires comme ceux d'Auguste Comte, d'Émile Durkheim, de Max Weber – qui se sont également interrogés sur la question de l'objectivation. Aspirant à la neutralité, cette notion, ne pouvant pas éliminer entièrement le souffle de l'intérieur, est située aux antipodes du seuil.

Dans les meilleurs des cas, la démarche scientifique utilise la subjectivité en sciences sociales comme le point de départ pour l'atteinte des résultats objectifs. Il y a un effet cumulatif qui s'engendre entre les deux forces. Le scientifique doit résoudre le conflit présenté par l'intrusion de sa position intime a) par rapport à son objet ou sujet d'étude, et b) par rapport à ses collègues – pour enlever la probabilité de la contamination de données pour des raisons de conflit d'intérêts ou de l'interférence extérieure.

Le paradigme de l'objectivité scientifique de Melançon établit des correspondances binaires entre le statut de la recherche et l'objectivité de manière suivante:

Statut analytique – Objectivité axiomatique

Statut causaliste – Objectivité structurelle

Statut finaliste – Objectivité conjoncturelle

Statut axiologique – Objectivité conjecturelle

Ces paradigmes reposent sur la comparaison du schème d'intelligibilité avec la connaissance artificielle, parce que cette dernière sous-tend la logique formelle. Or, l'humain, bien qu'étant caractérisé par l'objectivité finaliste (Melançon 1991, 16), n'est pas toujours logique!

Comme l'écrit l'auteur, le partage entre nature et culture explique la différence entre le système de rationalité causaliste, caractérisant l'objectivité structurelle des sciences de la nature, et de la rationalité finaliste, qui concerne l'objectivité conjoncturelle des sciences de la culture (Melançon 1991, 16). Mais cette typologie n'admet pas la faille provoquée par l'écart, qui se crée quand le *soi* apprivoise l'objet. L'objectivation nie l'auto-détermination du *soi*, qui bouleverse les modes du raisonnement. La typologie fournie ici apparaît, du coup, logocentrique. Elle escamote la place des auteurs subalternes – les étrangers autres, qui ne s'expriment pas par la voie d'un discours dominant.

Il y a dans l'article de Melançon quelque chose qui relève d'un léger *volte-face* envers le littéraire, le linguistique, l'interprétatif, l'herméneutique. Ceci est dû à la volonté de l'auteur de défendre l'ordre contre la crise, de contrôler la dissolution des mœurs et des valeurs, de cibler mieux la précision des résultats des démarches de la recherche – en d'autres termes de créer la parfaite expérience scientifique. L'auteur se borne à réduire l'importance de ces critères, en les instrumentalisant au lieu d'estimer leur rapport nourrissant avec le sujet objectivant. Il évoque, en ce sens là, que *le langage, en effet, n'est probablement rien d'autre qu'un usage normé des schèmes morphologiques de la pensée* (Melançon 1991, 10).

L'écriture de Melançon est caractérisée donc par cette approche économique : arguments imposés d'en haut, simplifications, focus sur les résultats – sans pour autant questionner les procédés visant l'obtention de ces résultats, dénonciation de l'implication de l'humain dans leur collecte. Ces stratégies de gestion, d'organisation, de déploiement de programmes ont pour ambition d'assurer la *compréhensibilité du texte* (Melançon 10). L'auteur réplique une façon d'aborder le sujet de la recherche – typique du milieu des affaires ou de certains sciences sociales axée sur les statistiques (Exemple : Ethnométhodologie), ou l'écriture serait synonyme avec *business as usual*. Le

réalisme de l'article est assuré par des références à Peirce et à Benveniste, experts en sémiotique. L'auteur affiche donc une préoccupation envers le signe et la forme.

L'écriture de Melançon démontre le partage agile entre le *hard* et le *soft* des sciences humaines, parrainant le parti pris des systèmes rationalisants de la science, soutenu par la négligence de la littérarité/sémiologie. La repression de ce dernier élément supprime le potentiel de l'ouverture du discours vers l'inconnu et l'imprévisible, l'infranchissable même de l'intériorité humaine.

L'auteur reconnaît ces aspects en soulignant l'importance de la prévisibilité qui obéit à la loi des sciences naturelles, *sans faille* (Melançon 1991, 14), pour enfin dire que l'objectivité finaliste n'est prévisible que d'une façon partielle. Melançon s'aligne sur Durkheim, pour qui le fait social se comporte selon des règles collectives, engendrées par leur régularité et des conjonctures particulières. C'est à partir de l'analyse des *topoi* du particulier, que l'on peut abstraire le social en l'universel.

La réplique de Bourdieu

Il semble utile de monter une réponse à Joseph Melançon par l'intermédiaire de l'interprétation de Pierre Bourdieu, que l'auteur canadien certes cite, mais sans réellement en exploiter le corpus. Point en commun: les deux chercheurs ont pour visée les secrets de l'*épistème*. Les points de départ s'installent dans leur écriture grâce aux notions du a) partage entre nature et sciences humaines et b) la causalité de phénomènes. Les écrivains s'intéressent aussi aux opérations du travail scientifique, aux techniques de l'assemblée des projets et à l'élaboration des noyaux du savoir-faire:

Je savais qu'ils ne s'agissait pas simplement de dire la vérité de ce monde mais de dire aussi de ce monde qu'il était le lieu d'une lutte pour dire la vérité de ce monde; qu'il s'agissait de découvrir que l'objectivisme par les concurrents en les objectivant, étaient générateurs d'erreurs, et d'erreurs techniques. Je dis techniques pour faire voir la différence entre le travail scientifique et le travail de pure réflexion: dans le travail scientifique, tout ce que je viens de dire se traduit par des opérations tout à fait concrètes, des variables qu'on ajoute dans l'analyse de correspondances, des critères que l'on introduit (Bourdieu 1997, 115).

Le sociologue ne traite pas directement de la subjectivité dans l'œuvre sociologique mais, s'attaque plutôt à la réflexivité. Au sein du dernier chapitre de *Science des sciences et réflexivité*, Bourdieu définit sa position intellectuelle, retrace son passage dans l'académie: les sources d'inspiration, les influences personnelles d'un parcours insolite prouvant que la subjectivité est omniprésente, même s'il omet son indentification. Tout en adhérant aux principes de la méthode, Bourdieu ne méprise par pour autant le *je-intime*. Il ne le voit non plus comme un élément de folie, de la naïveté, de l'idéalisme. Selon

lui, l'introduction de l'élément est impérative pour enrichir l'approche, le laver de biais: prétention à l'honnêteté.

A quoi ça sert tout ça? Est-ce que ce n'est pas de l'art pour l'art, est-ce que ce n'est pas un retour réflexif complaisant et un peu décadent de la science sur elle-même? Évidemment je ne le crois pas. Je pense que ce travail a des vertus scientifiques et que pour les sciences sociales, l'analyse sociologique de la production du producteur est impérative (Bourdieu 1997, 115).

Une lecture simplifiée de Bourdieu comparerait la recherche à une lecture: *Est-ce que l'on peut lire un texte sans s'interroger sur ce que c'est de lire?* (Bourdieu 1997, 32). La juxtaposition des textes Bourdieu/Melançon se justifie par le contraste saisissant, qui tranche nettement les préceptes fondamentaux de la recherche, selon les règles suivantes:

Pour faire une science juste du monde social, il faut à la fois produire une théorie (construire des modèles) et introduire dans la théorie finale une théorie de l'écart entre la théorie et la pratique. (Bourdieu 1997, 113)

Bourdieu est l'emblème de la sociologie. Il est reconnu pour avoir posé tel impératif épistémologique, mais aussi pour avoir favorisé l'arrivée de la nouvelle vague: notamment, la tendance, qui saisit le textualisme en tant que son propre terrain (Bourdieu 1997, 13). Ni l'un ni l'autre n'expliquent le fonctionnement de la science et de la recherche de la vérité; ni l'un, ni l'autre ne sont pas responsables pour l'invention du discours. Pour cela il faudrait aller voir du côté du positivisme d'Auguste Comte, de la Méthode Scientifique d'Émile Durkheim, de l'intuition de Weber, de l'idée d'auteur comme anthropologue de Clifford Geertz, de l'objectivité in Galison & Daston. Le syncrétisme des approches de Bourdieu et de Melançon illustre l'évolution de la méthode observables dans la pratique contemporaine pour les humanistes. Le désir de réunir ces deux auteurs impose la volonté de poser la tension redoutable de la connaissance.

Melançon cible les expressions de la réflexivité en connexion avec l'imbrication sémiologique avec le fait social total. Bourdieu s'attaque à la posture positiviste en décrivant l'existence d'un tel laboratoire du fusion:

Ils tendent à réduire l'activité du laboratoire à une activité sémiologique : on travaille sur les inscriptions, on fait circuler des textes. [...] Est-il un champ comme les autres, et si ce n'est pas le cas, quels sont les mécanismes qui font sa spécificité et, du même coup, l'irréductibilité à l'histoire de ce qui s'y engendre? (Bourdieu 2001, 14).

Telle qu'elle est conçue par Melançon, l'objectivation est néanmoins rattachée à la pensée enrobée dans le texte – *signatum* en deça du *signans*. Les modèles proposés par les scientifiques, n'offrent en effet rien de plus que des contenus de textes, qui doivent être interprétés, déchiffrés, décryptés, tout simplement, comme objets de lectures. La science se réduit à un signe, négocié par les distinctions subjectives du créateur:

Les faits scientifiques étant construits, communiqués et évalués sous la forme de propositions écrites, le travail scientifique est pour essentiel une activité littéraire et interprétative: ' Un fait n'est pas autre chose qu'une proposition (statement) sans modalité-M et sans trace d'auteur ' (Bourdieu 2001, 58).

Dans une pensée latérale et non-conventionnelle par rapport à Melançon, Bourdieu adresse *la forme paradigmatique du biais scolastique qu'est le textisme, qui constitue la réalité sociale comme texte* (Bourdieu 2001, 59) pour mettre en valeur le tournant linguistique, qui avait conduit à la remise en question des sciences sociales. Sa perspective, que nous pourrions présenter comme étant postmoderne, suggère la co-présence de multiples textes associatifs: potentiel de la formation d'un rhizome de connexions (Deleuze et Guattari 1980).

Chaque branche de ce labyrinthe communiquerait dans des multiples directions, chacune en compétition avec les autres, en quête perpétuelle de la définition des aspects constitutifs et causaux de la vérité, irréductibles fictions:

La science ne serait ainsi qu'un discours ou une fiction parmi d'autres mais capables d'exercer un effet de vérité produit, comme tous les autres effets littéraires, à partir de caractéristiques textuelles comme le temps des verbes, la structure des énoncés, les modalités, etc (l'absence de toute tentative de prosographie condamne à chercher le pouvoir des textes dans les textes eux-mêmes).

Pour Melançon, le monde est régi par la logique, le structuralisme et l'induction. Pour Bourdieu, l'univers de la science est un *monde qui parvient à imposer universellement la croyance dans ses fictions* (2001, 59). On pourrait alors postuler que pour Bourdieu la sociologie est littérature. Si elle est littérature, elle est liée par définition à son auteur. Elle reflète le bagage qu'il apporte avec le flamboyant *je auctorial* : la sueur et le souffle de l'intime, l'individualisation du savoir. En même temps, la subjectivité s'efface avec l'universalisation du particulier - principe de conquête visé par Melançon.

La subjectivité remettrait aussi en cause *l'habitus*, car sa singularité deviendrait une présence-fiction parmi d'autres fictions – alimentée par la *agency*, vue pour sa forme individuelle et pour ses sous-jacentes luttes de pouvoir. Ces deux forces domineraient sur le discours grâce à la force du *moi* intrinsèque au noyau de la connaissance. La subjectivité abolirait le pouvoir de la loi en tant que telle – l'universalisation de la particularisation – dans le sens où elle deviendrait la machine discursive du mode de la différence, et établirait à son tour de nouveaux modes de signification. Un cycle de répétitions donnerait suite. Comme elle tend à l'être depuis toujours, la conduite de l'expérience sociologique deviendrait un acte politique. L'imaginaire scientifique s'emparerait du pouvoir (Bourdieu 2001, 63).

La réflexivité est supposée renforcer le champ de l'étude, ne pas lui enlever sa rigueur. La force émane de la capacité de l'auto-compréhension, de l'auto-analyse, de l'auto-critique pour démasquer la censure qui met la vérité derrière les barreaux de la réduction. Admettre l'idée que la recherche est régie

par des fictions et des archives est loin d'être l'expression de la mauvaise foi. Elle communique la reconnaissance distinguée d'une pratique singulière longtemps tenue secrète, mais mise en vigueur dans la pratique de la science. Bourdieu explique qu'il ne veut nullement discréditer le projet déterministe, mais l'améliorer. Sifflet sur la transparence :

Un de mes buts est de fournir des instruments de connaissance qui peuvent se retourner contre le sujet de la connaissance, non pour détruire ou discréditer la connaissance scientifique, mais au contraire pour la contrôler et renforcer (Bourdieu 2001, 15).

Il fait appel à un discours ciblant la présupposée honnêteté, en vue de l'hypocrisie du discours standard: la propension au radicalisme chic porte à oublier que les deux vérités coexistent, plus au moins difficilement chez les agents eux-mêmes (Bourdieu 2001, 53). Selon Bourdieu, ce nouveau savoir n'est pas l'handicap mais le capital. L'innovation bénéficie de la passion, de l'inscription du soi sur la matérialité scripturale, de l'effet boummerang que le je tatoue sur le corpus sociologique: exposition de sa propre chair. Je parle de l'effet boummerang dans le but de rendre compte de l'effet soulant de l'éternel retour du je dans la méthode, pendant les simultanées tentatives de l'expulser ou de le cliver pour rendre les faits, les constats neutres. Selon Medawar, toute autre chose serait radicale, partielle, stérile, naïve, démodée (Medawar in Bourdieu, 48).

Conclusion

L'indépendance de l'esprit mathématique – la comptabilité et la responsabilité, les critères impartiaux, les demandes factuelles, les contrôles scientifiques, le détachement rendent les hypothèses de l'interrogation crédibles (Scheffler 1967, 1-2). C'est le point de vue de Joseph Melançon. Or, en partageant le savoir entre la connaissance finaliste et causaliste, l'idéal de l'objectivité répond à la science *de facto*, ignorant involontairement l'originalité de l'œuvre au-delà des interprétations au pied de la lettre. Caractérisée par la poétique ou la métaphysique, la graphie insolite mais commune fournit le témoignage réel des illusions conceptuelles et réalités impossibles de l'objectivité (Scheffler 1967, 8).

L'objectivité scientifique ne prend pas en compte le monde intérieur du savant: les sens, l'esprit. Pour seconder le détachement figuratif, elle ignore la connexion entre l'esprit et le monde extérieur: les liaisons entre le sujet et l'objet. Elle ignore le *soi* – expression profonde émanant du tréfonds de l'abîme conceptuel: détonation de la métaphysique, de la passion, de la création. Nicholas Rescher écrit que :

Feminists see it as a male fetish, new agers reject it as mere left-brain thinking, radicals dismiss it as a cover for bourgeois self-interest (Rescher 1997, 1).

Selon le point de vue postmoderne, la position positiviste mérite de passer à l'examen de la prise de conscience concernant le facteur humain dans la

recherche. Face au relativisme des phénomènes mobiles dans la stratosphère anthropologique, toute position est admissible à la négociation des métanarratives, à l'image miroir des idiosyncrasies, prédilections, préférences, excentrismes du sujet raisonnant. Selon Galison et Daston, l'objectivité est une *vision aveugle, un regard sans inférence, sans interprétation, sans intelligence* (Daston & Galison 2012, 25).

A la lumière de ces évidences, le propos de Joseph Melançon tisse une diégèse éloquente et courageuse, naïve ou bien politiquement provocatrice de l'objectivation. Son travail est soutenu par un nombre richissime de preuves interprétées pour la contribution philosophique. Il vise une hypothèse, qui refuse par principe de coopter le littéraire. L'analyse de quelques extraits de ses travaux montre, qu'en dépit de tout, la subjectivité est fermement sous-jacente aux écrits.

References

- Bourdieu, Pierre. 1987. *Choses dites*. Paris : Editions de Minuit.
- _____. 2001. *Science de la science et réflexivité*. Paris : Raisons d'Agir.
- Daston, Lorraine et Peter Galison. 2012. *Objectivité*. Bruxelles : Les presses du réel.
- Deleuze, Gilles et Félix Guatari. 1980. *Mille Plateaux*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Lassave, Pierre. 2002. *Sciences Sociales et Littérature*. Paris : PUF.
- Malinowski, Bronislaw. 1922. *Argonauts of the Western Pacific*. London : Routledge.
- Martin, Jean Pierre. 2010. *Bourdieu et la Littérature*. Nantes : Cécile Défaüt.
- Medawar, Peter. 1972. *The Hope of Progress*. London: Methuen.
- Medawar, Peter. 1979. *Advice to a Young Scientist*. New York: Harper and Row.
- Melançon, Joseph. 1991. "Les seuils et les statuts de l'objectivité dans les sciences de la culture." En *Les dynamismes de la recherche au Québec*, dir. Jacques Mathieu, 1-21. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval. <http://www.erudit.org/livre/CEFAN/1991-2/000322co.pdf>.
- Melançon, Joseph, dir. 1992. *Les métaphores de la culture*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval.
- Rescher, Nicholas. 1997. *Objectivity: The Obligations of Impersonal Reason*. Notre Dame : University of Notre Dame Press.
- Scheffler, Israel. 1967. *Science and Subjectivity*. New York : The Bobbs-Merrill Company, Inc.
- Trépos, Jean-Yves. 2011. *L'écriture de la sociologie : Essai d'une épistémologie du style en sciences sociales*. Paris: L'Harmattan.